

Le blues d'une blouse (hospitalière)

Christophe Luthy

En relisant ce texte, je m'aperçois qu'il nécessite un préambule sous forme d'avertissement. Pas tellement pour celles et ceux qui y reconnaîtront un peu de leurs ressentis même s'ils ont quitté l'hôpital depuis longtemps, mais pour tous ceux qui seraient tentés trop rapidement d'en contester le contenu ou la forme. Je préviens, passez votre chemin, faux sensibles, langues de bois, lecteurs retors ou lecteurs professionnels! Ces mots ne sont pas pour vous, ils transpirent l'inquiétude, l'abandon et la passion dans une sorte de désordre et de sensibilité diffuse. Je me suis saigné pour les écrire. Les phrases qu'ils forment se refusent à l'élégance, ils sont des cris de rage et d'amour, des aveux d'impuissance et d'étourdissement. Les paragraphes qui suivent sont des torrents de désespoir et de joies immenses, ils sont écorcheurs d'âme, vertigineux d'angoisses et de douleurs.

Jaune pâle des murs du couloir, blanc globuleux des luminaires, les couleurs se confondent autour de moi, je ferme les yeux. J'entends les bruits confus de toutes les voix chuchotées ou criées sur l'étage: reconnaissantes, exigeantes, agressives, implorantes, angoissées ou révoltées. Silencieux, ces mots résonnent dans ma tête: «hôpital», «médecin». La journée défile devant mes yeux clos, des souvenirs s'accrochent, désespérément. Je revois la salle de consultation où, enfant malade, je me déchirais de voir s'éloigner ma mère, je gémissais de sentir s'approcher le médecin. «Médecin», «hôpital», aujourd'hui, je peux l'écrire sans faiblir, mais je jure que sur l'instant j'avais du mou dans les genoux, le cœur éponge et la cervelle marécage. Tout ce monde vêtu de blanc me paraissait bien trop calme et trop sûr de son affaire. Moi, j'étais comme un intrus ne sachant pas où se mettre, ivre de souffrances, j'en ai bien tâté alors de ce monde là.

«Hôpital», «hôpital». Depuis lors, bien des événements ont peuplé ma vie. Etudiant insouciant puis médecin diplômé, j'ai voulu mieux apprendre à domestiquer mes peurs. Fasciné par le calme apparent qui présidait aux mouvements de ces professionnels en blouses, subjugué par leurs vastes savoirs, je me suis approché d'eux, toujours plus près. J'ai d'abord vu les corps glacés des livres d'anatomie. Puis, parce que nos formations sont toujours le fruit d'un long parcours, parce que le mirage de ce monde qui reflète une éblouissante blancheur s'est estompé, parce que certains ont su me montrer que la maladie ne se résume jamais à une dérive biologique, j'ai redécouvert les corps pleins d'effrois de mon enfance. J'ai aussi redécouvert que la définition de la maladie, elle, reste toujours celle du malade. «Hôpital», «hôpital», aujourd'hui je veux l'écrire, même si les rires et l'amitié disputent souvent les silences obsédants que j'entends de mon intérieur lorsque je prononce ton nom, c'est à nouveau une symphonie d'ombres menaçantes qui envahit mes sens lorsque je pense à toi.

«Médecine», «médecin». Certes, je ne peux pas me plaindre, je suis parvenu à quelques bons résultats dans ma carrière: des réussites et même quelques guérisons véritables. Mais je constate aussi que j'ai rencontré de nombreuses améliorations douteuses, des complications plus ou moins inattendues ... et de véritables échecs aussi. Avec ce temps qui m'a fait perdre mon innocence, j'ai aussi dû apprendre à m'accommoder de mes doutes et de mes frustrations. J'ai dû apprendre à affronter les atteintes à l'image que j'aurais voulu représenter ou à celle que je souhaitais transmettre à mes malades. J'ai aussi appris à décoder le langage des mots et des signes, j'ai appris à me déplacer dans des atmosphères floues, j'ai même appris à m'éloigner de la rigueur scientifique que je veux défendre. «Médecine», «médecin», on peut se demander pourquoi ton image s'est autant altérée alors

que tu possèdes des moyens scientifiques plus puissants que jamais. C'est que ces progrès concernent surtout des aspects techniques et que, concurremment à leurs développements, je me sens chaque jour vaciller davantage, écartelé entre l'instrumentalisation qui est faite de ma profession et mes aspirations.

Il est tard, je regarde le clavier devant moi, damier de plastique mâchuré, de lettres inertes, ma vie défile, vertigineuse. Curieusement, le besoin d'écrire ne provoque plus chez moi, comme d'habitude, ces envies tapoteuses, ces sensations tempétueuses où les mots glissent et rebondissent. Je dois bien l'avouer, je peine, je doute, je me demande ... Dehors, allongeant ses ombres, la nuit s'est installée. Dedans, comme un malaise qui rampe, comme une marée murmurante, des tourbillons m'aspirent. Il m'a fallu beaucoup de temps pour réaliser ce que mon travail exigeait. Il me faut encore beaucoup d'énergie pour oser dire combien je vis sur des harmoniques différentes, combien je passe mon temps à faire de terribles efforts pour ne pas écrire des mots qui blessent ou qui tuent ... qui me tuent. «Hôpital», «médecine», que faites vous de moi? De plus en plus souvent, je suis tenu d'accomplir toute sorte de tâches bien éloignées de ce à quoi j'aspire. Avec le temps qui passe, je vois bien que les efforts auxquels je consens servent parfois davantage les intérêts de ceux qui gèrent la santé que ceux qui l'ont perdue. Avec le temps qui passe, je vois aussi qu'au médecin de naguère qui donnait des soins, se substitue désormais de plus en plus souvent la notion de prestataire de soins ... et chacun sait qu'une prestation est bien différente d'un don. Mes immersions forcées dans les eaux troubles de la politique sanitaire me font réfléchir sur les positions ambiguës que j'occupe. Tantôt serviteur ou gestionnaire, parfois juge, avocat ou expert; et ceci dans des situations où il n'appartient pas fondamentalement à la médecine de dire son avis. Je

suis aussi régulièrement montré du doigt par ceux qui redoutent l'autorité que je représente ou qui pensent que je coûte trop cher. A cet égard, les diverses lois et autres arrêtés fédéraux urgents décrétés ces dernières années n'ont fait que diluer encore les sentiments de responsabilité des médecins et ne contribuent souvent qu'à compliquer davantage encore les rapports entre des instances qui deviennent de plus en plus anonymes.

Non, je ne suis pas aigri. Non, je ne connais pas d'amertume. Non, je n'ai pas de revanche à prendre. Je me sens submergé par les flots de demandes qui me parviennent. Je vois des visages et des corps se retourner à mon passage, gesticulations désespérées, expressions résignées ou tendues. Je touche des corps frémissants ou déjà froids. J'entends encore d'angoissants réveils à l'écoute du téléphone qui rythmaient mes nuits de garde. Mes narines sont pleines d'effluves éthérés ou d'invisibles pourritures. Ma bouche et ma gorge se dessèchent. Je m'étrangle de devoir annoncer tant de souffrances planifiées. Je suis étouffé par les nouvelles données que j'ingurgite quotidien-

nement pour rester à la page de ma spécialité qui progresse si rapidement. Je suis assourdi par tant de silences. Les silences de ces patients qui attendent parfois tant de moi. Les silences de ce savoir médical qui devrait baliser ma pratique mais qui ne recouvre pourtant que si peu les réalités de ma pratique. Je me sens aussi parfois tellement dépassé par mes propres silences lorsque ces forces sauvages jaillissent de mon intérieur et me font vivre de telles violences.

Ici donc s'arrêtent les bonnes manières et l'obéissance polie. Je veux dire les épreuves de ma pratique. Que les partisans des vérités cachées à tout prix ne se fassent pas d'illusions: les pathétiques utopies de la rationalisation sans rationnement, du raccourcissement sans fin des durées de séjours, et les effets pervers de la loi sur le travail ou des successifs ajustements du Tarmed qui transforment certains médecins en horodateurs ne sont que des tromperies ou de malsaines dérives! Les vraies difficultés de ma profession sont ailleurs. Parce que je sais que la subjectivité et les besoins des patients auxquels je fais face sont fréquemment opposés à ces

contraintes sous lesquelles on aimerait me faire plier. Parce que ceux qui m'ont enseigné la médecine m'ont bien montré que je ne soignerai jamais que par mes seules connaissances et que le temps qui passe ne s'écoule jamais de la même façon pour les professionnels, les malades ou les tiers payeurs.

Qu'importe donc les politiques malvoyantes et les assurances venimeuses, qu'importe donc ceux qui rendent l'exercice médical de plus en plus difficile et de plus en plus risqué aussi. La médecine n'est pas à vendre! C'est ma vie et celles d'autres personnes qui se jouent ici. Je ressens toujours l'envie d'explorer, de découvrir, de développer et d'apprendre. Ces fantastiques jubilations valent bien de se dépenser encore. Décrypter des signes, accompagner et soigner des malades demeurent des jouissances troubles et violentes qui me possèdent tout entier.

Dr Christophe Luthy
Service de Médecine Interne de Réhabilitation
Département de Réhabilitation et Gériatrie
Hôpitaux Universitaires de Genève (HUG)
CH-1211 Genève
christophe.luthy@hcuge.ch